

Aimé Césaire. Adieu au nègre majuscule

Joël Des Rosiers

Number 118, Fall 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/14019ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Des Rosiers, J. (2008). Aimé Césaire. Adieu au nègre majuscule. *Moebius*, (118), 5–9.

JOËL DES ROSIERS

Aimé Césaire. Adieu au nègre majuscule

Je pleure Aimé Césaire aujourd'hui. C'est l'heure où j'ai autant envie de garder le silence, car tout ne peut être dit de ce qui n'est pas chanté dans le chant. Je pleure Aimé Césaire aujourd'hui... J'entends les démons vibrant de mort qui versent la mort sur l'homme. J'entends le vent d'îles, « la brise de mer est sur les cayes », la caye de Martinique qu'il a tant aimée et parcourue au gré des chemins-chiens. Mais la naissance, la vie et la mort du poète agrandissent son île à la démesure de l'univers.

Ce qui me rend son île encore plus proche, c'est la lutte que mène son peuple pour la survie en un étrange combat, subtil et raisonné selon moi, en « pays dominé », au moyen des « armes miraculeuses » qu'a fondues le poète. Et j'ai nécessité de dire combien nous chérissons la valeureuse Martinique dont beaucoup d'Haïtiens sont originaires, y compris le plus sanglant de nos dictateurs. Et j'ai besoin de chanter qu'elle a fait don à notre histoire de tant de héros venus combattre à Saint-Domingue, à Savannah, au Venezuela pour la liberté. Et j'ai matière à louer le président Lysius Félicité Salomon qui fit venir en Haïti, à la fin du XIX^e siècle, plus de 1500 professeurs de la Martinique avec leur famille, dans le cadre de la politique de modernisation de l'éducation. Et j'ai honneur et respect à trouver un jour, par une ironie de l'Histoire, la tombe de mon aïeul enterré au cimetière de Fort-de-France. Et l'autre encore, républicain fuyant Les Cayes (Saint-Domingue) en 1800, rejoignant la révolution en Guadeloupe, lieutenant de l'immortel Delgrès, pendu peu après par les Français.

Qu'une si fragile caye, éden au parfum de soufre, ait enfanté tant d'hommes illustres, c'est miracle par sa fragilité même: Frantz Fanon, Édouard Glissant, ceux de la créolité «à jamais fils de Césaire». Écrivains, peintres, dramaturges, chorégraphes, musiciens, zoukeurs urbains et souffleurs de conques: tous l'honneur de la Caraïbe. Au peuple martiniquais, peuple d'artistes qui perd en Césaire le plus raide nègre de ses fils, nous présentons nos condoléances émues. Car il est des moments où le chagrin atteint la chair des peuples.

S'il est vrai que toute la Caraïbe dans sa diversité reconnaît une dette historique envers Haïti, l'île-sœur a toujours répondu à nos signaux de détresse chaque fois que le malheur nous frappait, en dépit de la géopolitique inhérente au statut d'un pays minuscule mais grand dans mon cœur, dont les lois et règlements d'immigration sont fixés par le gouvernement français. En particulier en ces jours de famine en Haïti où les entrailles sortent des greniers vides pour crier...

Je songe au mystère qui s'est trouvé, chaque fois qu'Aimé Césaire me recevait avec l'amour du père dans ses yeux, derrière les portes closes de son bureau à la nouvelle administration comme quelques années plus tard à l'ancienne mairie. Les portes les plus insondables demeurent celles des débuts et celle des fins dernières, quand se fait et se défait pour toujours le rituel de l'accueil. «Je ne savais pas que Saint-John Perse avait utilisé le mot vétiver dans son œuvre. Pourtant, je l'ai beaucoup lu et surtout beaucoup relu.»

La phrase malicieuse, pleine de reproche doux et tendre dans sa voix, m'était restée comme le signe du présent que je lui offrais. J'étais bouleversé. Les poètes n'ont pas de savoir, ils n'ont que la pudeur. Puis il m'avait raccompagné en me donnant le bras jusqu'au seuil de la mairie.

Devant la grille fermée de l'absence, j'appréhende le portail lumineux où maintenant il se trouve. C'est sans doute un très vieux jardin, planté de balisiers aux fleurs immortelles, parmi les murmures trop présents des arums et des alamandas qui offrent leur cœur jaune à l'avril de son trépas.

« Qu'avez-vous fait à monsieur Césaire? s'inquiétait madame Littré, sa secrétaire. Depuis 30 ans que je suis là, il n'est jamais descendu jusqu'au portail pour raccompagner ses visiteurs. » Je lui avais simplement parlé du moi, vétiver comme d'un moi, laminaire. Cela avait suffi à la fugace consolation de la terrible mélancolie qui empoigne tout nègre sur ses erres et déparlant... son cerveau cimetièr frissonne de psychose... une poussière d'astres arquant son front morose.

Des éclisses: voilà ce que j'avais rescapé de la longue vie ligneuse d'Aimé Césaire. Car je n'avais pu saisir de tant d'histoires et de paysages que des éclats de voix quand il s'animait dans son élocution si lettrée « au nom de l'Histoire », que des lambeaux de lumière sur son visage aimé. De la douleur dans son corps et qu'il taisait par pudeur, des cruelles insomnies dont il souffrait, je conserve encore quelques échardes sournoises qui l'ont blessé, perfides, sans un cri.

Tout n'est qu'héritage. Où que j'aïlle désormais, je porte le visage du marron fugitif, son angoisse, son malaise, son exil insupportable qu'exacerbent l'exquis dépaysement des isles et l'aboi des molosses. Je porte ce qui est mon autoportrait. Aimé Césaire accepta au nom de tous de se laisser ainsi abîmer pour devenir, un jour, reconnaissable. « J'accepte, j'accepte. » Vivre hanté par la quête de dignité pour rendre la vie vivable et la mort supportable. Voilà qu'il nous exhorte, dans un vacarme d'eau de mer, à la révolte contre l'inhumaine condition: « La négraille debout, debout et libre et non pauvre folle. » Il aura fallu une pauvre folle, Délira, comme rapporte la légende, pour ramasser les restes hachés menu de l'empereur Jean-Jacques Dessalines, assassiné en 1806, nègres contre nègres. Voici qu'un grand poète nous annonce les seuls états possibles de la poésie, la danse ou la hantise.

Si le plus grand poète est aussi, selon Joseph Brodsky, le plus endetté d'entre nous, immense est l'œuvre d'Aimé Césaire, hanté par les fantômes de la Caraïbe au point que l'écriture est une façon chez lui d'acquitter un devoir de mémoire, l'hypermnésie de la souffrance nègre, la mémoire d'une blessure qui menace toujours de se rouvrir dans le présent. Des lieux, des corps vérolés, des

fragments d'histoire, des généalogies malingres, le grand poème césarisé en est traversé, et c'est lui bien entendu le détonateur, le sanctificateur, le grand dépositaire de la mémoire commune. Mais c'est un poème épique qui sourd des replis les plus obscurs de la souffrance humaine, dont les figures se fondent en un flux mémoriel qui est aussi celui du sang dans les veines. Le mot sang, le plus fréquent dans toute l'œuvre d'Aimé Césaire. Le *Cahier*, un traité médical ulysséen.

Le mot *negritude* lui-même, indépendamment de l'usage moderne utilisé par Césaire dès 1935 dans le journal *L'étudiant noir*, fut connoté à la fin du XVIII^e siècle par le Docteur Benjamin Rush (1746-1813), fondateur de la psychiatrie américaine, signataire de l'Acte d'Indépendance et fervent abolitionniste. Sans être le fondateur du racisme scientifique, le docteur Rush croyait néanmoins que « la couleur noire de la peau est une maladie infectieuse, une forme de lèpre. Le seul traitement est de devenir blanc. »

L'ironie des observations médicales du Dr Rush est qu'il était en même temps un grand réformateur et un membre fondateur de la première société anti-esclavagiste aux États-Unis. Le portrait du Dr Rush orne toujours le sceau officiel de l'APA (American Psychiatric Association) tandis qu'une université en Pennsylvanie porte encore son nom. Cependant ses observations médicales, à savoir que « les Africains deviennent fous, nous dit-on, dans certains cas, dès qu'ils subissent les sévices de l'esclavage perpétuel aux Antilles », ne sont pas souvent citées dans l'évaluation des origines de l'aliénation identitaire et des maladies mentales aux Antilles, en dépit de leur valeur historique dans la compréhension de l'impact du traumatisme de l'oppression et de l'esclavage sur les Africains et leurs descendants.

Aimé Césaire connaissait-il l'histoire du Dr Benjamin Rush? Nul ne l'affirmera, sinon que les mots *negritude*/négritude recouvrent deux inventaires terribles de la colonisation. Des lignages lourds et troubles, des natures mortes, des thalassémies, des furoncles, des érysipèles, des chiasmes, des hyperboles, des cris, des insultes, des qui suis-je, des alexitères, des eschares, des chaliasies, des chloasmes, des pians, des pas de danse américains, des noms tremblés

de fleuves et d'océans qui eux ne se mêleront jamais, sinon un cortège de lieux et de personnes, et l'on entend même parfois le roulement d'un tambour.

Toute souffrance est en quête d'un récit. Je compris alors la passion médicale dans la poésie d'Aimé Césaire comme une dissolution de la subjectivité dans l'organique, les liquides biologiques, le sang qui sourd, porté en ébullition, à la limite d'une présence ontologique. Je compris alors que ce serait de lui, vieux créole, toujours accompagné dans les manifestations publiques de son médecin intime, le Dr Pierre Alier, centenaire qui ne voulait pas mourir avant Césaire et semblait lui dire : « Je prendrai ta douleur », que ce serait de lui que j'apprendrais l'insurrection de l'homme languide et dévêtu, marronné, libre enfin, mais jamais vengé.

Adieu au Boucan poignant, étendu seul dans l'horizon souffrant des plaisirs de la foule.